

# Économie et société en Nouvelle-France : l'historiographie des années 1950-1960

## Guy Frégault et l'école de Montréal

Jean Blain

Volume 28, numéro 2, septembre 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/303347ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/303347ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blain, J. (1974). Économie et société en Nouvelle-France : l'historiographie des années 1950-1960 : Guy Frégault et l'école de Montréal. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 28(2), 163–186. <https://doi.org/10.7202/303347ar>

# ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ EN NOUVELLE-FRANCE L'HISTORIOGRAPHIE DES ANNÉES 1950-1960

GUY FRÉGAULT ET L'ÉCOLE DE MONTRÉAL

JEAN BLAIN  
Université de Montréal

Nous cherchons à découvrir, dans cet article comme dans le précédent,<sup>1</sup> dans quelle mesure la problématique actuelle, centrée sur l'économie et la société, est le produit du cheminement historiographique qui s'est opéré depuis le début du XXe siècle chez les historiens de la Nouvelle-France et dans quelle mesure, elle tient, au contraire, à l'emprunt direct à des historiographies étrangères sans égard à l'état d'avancement des recherches en histoire de la Nouvelle-France.

La question n'est pas sans importance. Selon la réponse apportée, nous pourrions juger de la solidité des fondements de la problématique actuelle, convaincus que ses promesses ne sauraient se réaliser que dans un état d'équilibre fragile entre le point d'arrivée d'une historiographie et l'élan créateur de perspectives nouvelles. A défaut de ce point d'équilibre, nous aurons soit une histoire dépassée, donc inutile; soit une histoire sans enracinement, donc une sorte de jeu de l'esprit. Dans un cas comme dans l'autre, cette histoire devra faire les frais de sa propre vacuité.

## LE POINT D'ARRIVÉE DE 1950

Vers 1950, l'histoire *du Canada*, secrétée au Québec à l'abri des influences étrangères (sauf celle d'une certaine France), projetait l'image d'un passé compensatoire, peuplé des héros obscurs du *terrible quotidianum*, modelé par d'autres héros, mieux connus ceux-là, des hommes politiques, des militaires, des évêques, dont les noms étaient gravés depuis longtemps dans la pierre des monuments et qui avaient apporté chacun leur contribution à une patrie toujours fière de s'afficher catholique et

<sup>1</sup> Jean Blain, "Economie et société en Nouvelle-France: le cheminement historiographique dans la première moitié du XXe siècle", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 26, no 1 (juin 1972): 3-31 (à l'avenir: Jean Blain, 1er article.)

française, toujours prompte à proclamer que les siècles écoulés pouvaient être garants des décennies à venir.

Prisonnière d'une idéologie qui misait allègrement sur l'Eglise, la famille, la langue et le droit pour faire oublier l'inéluctable réalité d'une société de seconde zone, l'historiographie officielle continuait d'agencer le passé autour de ces thèmes et s'efforçait ainsi de fournir à chacun sa ration d'imagerie consolatrice.<sup>2</sup>

Cet effort, déployé depuis près d'un demi-siècle, avait amené la diffusion de l'histoire nationale à travers les collèges classiques du Québec, là où l'on fabriquait, pour des lendemains toujours pleins des mêmes espoirs, les élites traditionnelles et les définisseurs de situation. L'opération avait nécessité beaucoup d'énergie, une planification axée sur le patriotisme, (que l'Eglise québécoise, en ce temps là, prenait à sa charge), un début d'embrigadement des milieux universitaires et un type d'historien assez particulier.<sup>3</sup>

Plus que le souci de développer les connaissances du passé en utilisant documentation et problématique nouvelles, ce type d'historien manifestait celui de parfaire les contours d'une image déjà connue, de façon à en assurer une diffusion plus large et mieux reçue. Historien diffuseur, vulgarisateur, propagandiste, missionnaire, toutes ces épithètes, à condition qu'on les prenne dans leur acception propre, conviennent à celui pour qui le geste urgent était de buriner dans la conscience nationale,

<sup>2</sup> En 1946, à la fin d'un long ouvrage intitulé: *Le citoyen canadien-français. Notes pour servir à l'enseignement du civisme* (2 vol., Montréal, Fides), Esdras Minville, intellectuel québécois éminemment respecté, frotté d'économique, de sociologie, d'histoire, de philosophie chrétienne, écrivait: "Nous n'avons pas comme nos ancêtres à explorer et aménager un territoire immense et voué à la sauvagerie, mais nous avons à assurer l'installation définitive au cœur même d'un continent anglo-protestant et de plus en plus obsédé par l'idée de conquête économique et de confort, d'une civilisation d'inspiration catholique et française, personnaliste et qualitative", II: 335. Quelques pages plus haut, en guise de preuve de cette vocation qu'il estimait providentielle, il s'était écrié: "Pourquoi notre peuple se serait-il établi, aurait-il vaincu mille obstacles, défié la mort elle-même...", II: 329. L'ouvrage de Minville est l'exemple parfait de l'œuvre axée sur le présent et l'avenir, maniant avec aisance les concepts des sciences sociales (dans une perspective quand même un peu dépassée), mais qui n'est finalement que la volonté de projection d'un passé, ramené à des généralisations idéalistes et déformatrices, dans des conjonctures nouvelles qui posent problèmes. Bel exemple aussi du poids qu'un historien comme Groulx souhaitait à une histoire qu'il s'agissait moins de fabriquer que de répandre.

<sup>3</sup> Jean Blain, 1er article: 12-23.

pour qu'il ne s'en efface jamais, un passé collectif dont on était convaincu de connaître l'essentiel et qui devait servir à maintenir le cap vers les grands destins.<sup>4</sup>

Dans cette aventure, l'histoire proprement dite progressait peu ou prou. Elle s'essouffait à se reproduire, à se multiplier en déplaçant quelque peu, selon les besoins, ses points d'ombre et de lumière pour mieux s'adapter aux intelligences qu'elle avait mission de former.

Centrée, depuis le milieu du XIXe siècle, sur l'être canadien-français (et non sur la société québécoise) qui seul donnait un sens aux éléments qu'elle intégrait, articulée au moteur du vouloir divin ou humain qui guidait sa voie, peu soucieuse de scruter les déterminismes qu'elle avait tôt fait, du reste, d'écarter par des arguments philosophiques, volontiers dédaigneuse du quantitatif associé avec le pragmatisme à l'anglo-saxon, suspecte à l'endroit de toute la réalité nord-américaine qu'elle ne percevait que comme un immense danger, l'histoire continuait de refaire avec quelques retouches, son diptyque que relie la charnière de la Conquête.

Le premier tableau de ce diptyque représente :

Un groupe de Français qui, tout en essouffant, labourant, guerroyant, commerçant, explorant, évangélisant, se constituaient une société d'essence catholique et latine, avec tous ses organes essentiels : un type de famille, d'école, un cadre paroissial, inspirés du meilleur spiritualisme; une société hiérarchisée, avec une large base paysanne, et d'une paysannerie heureuse, prospère, comme alors il s'en trouve peu dans le monde, société couronnée à son sommet, d'une fleur d'élégance, d'un monde en dentelle, qui savait causer, s'amuser, vivre jusqu'à faire l'admiration d'un Montcalm et de bien d'autres. Bref une des plus parfaites images que la France ait jamais projetées hors de soi : un pays qui a ses tares, ses misères, mais, à tout prendre, d'un climat moral presque exceptionnel, où la France aurait pu se mirer comme une mère se mire dans le visage de son enfant.<sup>5</sup>

Le deuxième tableau représente :

<sup>4</sup> "Je l'ai écrit cent fois : le Canadien français ignore tout de soi-même, de ses origines, de son passé, de la dignité de son histoire, de la grandeur de son destin." Lionel Groulx, préface à Richard Arès : *Notre question nationale : 1 — les faits* (Montréal, Editions de l'Action nationale, 1944).

<sup>5</sup> Lionel Groulx, *Pour bâtir* (Montréal, Editions de l'Action nationale, 1953), 185-186.

Une poignée de vaincus — 65,000 — dans un pays qui a connu l'un des premiers du monde, la guerre totale; mais habité par une génération d'hommes restés passionnés de liberté et d'indépendance, résolus à vivre et à survivre; qui, malgré les invites et malgré les agressions, n'accepteront de sacrifier aucune parcelle de ce qui fait leur âme : ni leur langue, ni leurs lois, ni leur foi, ni leur dignité d'hommes et de Français, mais en face des nouveaux venus, réclameront, dès lors, la pleine égalité juridique et politique. Le Canada français ! C'est encore une poignée d'hommes, le même petit peuple, de moins de 100,000 âmes toujours, qui, pour vivre et survivre, commencera hardiment la longue bataille de son autonomie, bataille qui dure encore, mais qui, par des victoires successives, victoires à peu près sans recul, vont le conduire, d'étape en étape, du moins dans le Québec, à ce haut palier de nationalité libre dans un Etat souverain.<sup>6</sup>

Il s'agit d'extraits de conférence, dira-t-on. Mais ils résument à merveille le message que distille l'*Histoire du Canada français depuis la découverte* que Groulx fait paraître entre 1950 et 1952 et qu'on retrouve dans un état plus ou moins dilué et frelaté dans l'ensemble des manuels d'histoire du Canada qui, à cette époque révolue, guident l'écolier depuis les premières années du niveau élémentaire jusqu'à la fin de la rhétorique.<sup>7</sup>

Alors que le second tableau fait état de la préservation de l'âme nationale à travers les embûches extérieures et de son long cheminement vers sa réalisation pleine et entière dans la liberté, le premier — qui nous intéresse particulièrement ici — rend compte de la genèse de cette âme nationale.

Or, ce qui frappe dans ce raccourci historique de la Nouvelle-France, c'est le nombre étonnant d'affirmations gratuites ou, pour être plus exact, d'affirmations qui ne s'appuient sur à peu près aucune démarche valable de l'histoire. Car en 1950, on sait fort peu de choses sur cette "société d'essence catholique et latine" de la Nouvelle-France. On ne sait rien de la famille, de l'école, de la paroisse et les placer toutes trois sous le signe "du meilleur spiritualisme", c'est présumer abondamment. De même, dire que la paysannerie a été "heureuse et prospère", c'est donner libre cours à de profondes espérances que l'histoire n'a pas encore confirmées.

Sommes-nous en face d'une supercherie? Non pas. Nous sommes en face d'une problématique de l'histoire traumatisée

<sup>6</sup> *Ibid.*, 186-187.

<sup>7</sup> Jean Blain, 1er article : 23, note 51.

par l'insécurité dans laquelle la présence anglaise et la réalité nord-américaine ont placé les institutions et l'âme nationale. La Nouvelle-France y a perdu sa valeur propre d'objet de recherches historiques. Il suffisait qu'on ait décrit ce "groupe de Français... guerroyant... explorant, évangélisant". Le reste, c'est-à-dire l'essentiel: économie, société, institutions, culture, avait été bâti à rebours, hâtivement, sommairement, à partir d'une échelle de valeur mise au point dans la dernière moitié du XIXe siècle et projetée rétrospectivement dans le passé.

De Garneau à Groulx, l'interprétation dominante à la remorque de la philosophie et de l'action nationalistes était parvenue à réduire la Nouvelle-France à ce creuset où s'était forgée l'âme "catholique et latine" d'un peuple. Elle donnait ainsi l'impression d'avoir tout dit. En réalité, ses conclusions inlassablement répétées et partout diffusées masquaient un long moment d'arrêt de l'historiographie officielle au cours duquel avaient été laissés en plan des travaux de synthèse prometteurs comme ceux de Salone et de Renaud, des hypothèses fécondes comme celles d'Innis, des analyses monographiques remarquables comme celles de Lunn et de Reid qui constituaient autant de démarches pour mieux cerner une société coloniale devenue objet de gloses patriotiques.<sup>8</sup>

Paradoxalement, cette historiographie stérile dans sa démarche intellectuelle, mais combien efficace dans l'action qu'elle avait entreprise, de concert avec tous les mouvements nationalistes, pour faire du passé une réalité obsédante logée dans la conscience de chacun, allait par là-même susciter des vocations de chercheurs contre lesquels elle aura bientôt à se prémunir.

## DE L'ÊTRE NATIONAL À L'EXISTENCE NATIONALE

La longue période de diffusion de l'histoire nationale à travers les couches du système d'éducation et son imprégnation des diverses sciences sociales ne sont certes pas étrangères à l'accession de l'histoire au palier universitaire avec les pleins statuts d'une discipline de base. Bien sûr, depuis le XIXe siècle, l'histoire avait fait des apparitions plus ou moins épisodiques dans les universités du Québec. Depuis des années plus récentes, l'abbé Maheu à Québec, l'abbé Groulx à Montréal assuraient l'enseignement de l'histoire du Canada. Mais il s'agissait d'un enseignement d'appoint souvent sous forme de conférences, dans

<sup>8</sup> *Ibid.*: 4-11, 23-29.

le cadre d'une licence classique où l'essentiel était le grec, le latin et le français.

Avec la mise sur pied dans les deux universités, en 1947, d'unités administratives, département ou institut, et la possibilité d'offrir des grades universitaires majoritairement ou totalement en histoire, qu'allait devenir l'enseignement mais surtout la fabrication de l'histoire du Canada, entre les mains de jeunes chercheurs, les premiers que la société québécoise payait à plein temps pour étudier le passé? En particulier, qu'allait devenir l'histoire de la Nouvelle-France?

A Montréal, celle-ci est assumée par l'historien Guy Frégault qui confie à son collègue Maurice Séguin le "régime britannique": partage on ne peut plus conforme à la périodisation de l'historiographie de l'heure, sinon à l'équilibre chronologique des deux tranches historiques.

En 1947, Frégault n'est pas un inconnu. Docteur de l'Université de Chicago, professeur à la Faculté des lettres depuis deux ans, il est déjà l'auteur de deux ouvrages: *Iberville le conquérant* et *La Civilisation de la Nouvelle-France* parus en 1944, et il en achève un troisième: *François Bigot administrateur français*, qui paraîtra l'année suivante.<sup>9</sup> Sa réputation de jeune maître — il a trente ans — ne fait aucun doute. Et, à ce moment, aucun écart n'est venu la ternir. C'est qu'il est encore sous le coup des premières influences qui l'ont marqué et qui ne pouvaient que lui valoir les éloges des tenants de l'historiographie de l'heure: l'influence de Delanglez<sup>10</sup>, son directeur de thèse, et celle de Groulx, responsable de sa vocation d'historien.

## 1 — Problèmes de méthode

Pour Frégault, Delanglez représentait l'histoire dans ce qu'elle a de contraignant, de rigoureux, de scientifique. Le jésuite n'avait rien de l'historien des vastes synthèses. C'était plutôt un érudit, un spécialiste de la micro-histoire, rivé aux documents. Commentant son *Louis Jolliet*, Frégault écrit en 1950:

Fidèle à sa méthode coutumière, Delanglez commence par faire table rase de toutes les interprétations. Il reprend un à

<sup>9</sup> Guy Frégault, *Iberville le conquérant* (Montréal, Editions Pascal, 1944); *La civilisation de la Nouvelle-France* (Montréal, Editions Pascal, 1944); *François Bigot administrateur français* (2 vol., Montréal, les Etudes de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 1948).

<sup>10</sup> Sur Delanglez, voir Jean Blain, 1er article: 21, note 48.

un les documents et les monuments relatifs à la découverte du Mississipi. Il en opère d'abord la critique de provenance, puis, lorsqu'il y a lieu, la critique de restitution. Ensuite, il passe à la critique d'interprétation, de sincérité et d'exactitude. Langlois et Seignobos en main, on pourrait, dans les pages de *Louis Jolliet*, suivre, opération par opération, l'application intégrale de la méthode historique. Faut-il s'étonner après cela que les démonstrations de l'auteur soient parfaites et ses conclusions, solides comme le roc ?<sup>11</sup>

On sent l'admiration pour le mécanisme bien articulé de la démarche et le caractère péremptoire et sans bavure des conclusions. Pour Frégault, l'apprentissage du métier d'historien auprès d'un tel maître a pu être une révélation. Jusque-là, en effet, nos historiens n'avaient jamais paru très conscients du caractère "scientifique" de leur entreprise. Aucun, en tout cas, ne donnait l'impression d'avoir écrit ses œuvres avec un traité de méthodologie historique sur sa table. Comme disait l'un d'eux, il n'y a qu'une seule méthode historique "et c'est celle du sens commun".<sup>12</sup>

Converti aux recettes positivistes, Frégault cherche à les répandre chez ses étudiants par la diffusion d'un bréviaire méthodologique intitulé *A Guide To Historical Methods* rédigé par le jésuite Gilbert J. Garraghan, édité par Jean Delanglez et calqué sur de vieux modèles allemands de la fin du XIXe siècle qui prisait au plus haut point l'heuristique et la critique des sources.<sup>13</sup>

Ce souci de démarche "scientifique"<sup>14</sup> révèle chez le jeune historien une tendance historiographiquement plus importante

<sup>11</sup> Guy Frégault, compte rendu de *Louis Jolliet, vie et voyages (1645-1700)* par Jean Delanglez, s.j., *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 4, no 2 (septembre 1950) : 282.

<sup>12</sup> Léo-Paul Desrosiers, compte rendu de *François Bigot administrateur français*, par Guy Frégault, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2, no 4 (mars 1949) : 595.

<sup>13</sup> Gilbert J. Garraghan, s.j., *A Guide to Historical Method* edited by Jean Delanglez, s.j. (New York, Fordham University Press, 1946). Frégault en fait l'éloge dans : "Un traité de méthodologie", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 1, no 2 (septembre 1947) : 163-165.

<sup>14</sup> Cette attitude est commune aux jeunes historiens de 1950. Tous, cependant, ne la mettent pas en pratique de la même manière. Voir dans Marcel Trudel, *Louis XVI, le Congrès américain et le Canada, 1774-1789* (Québec, Éditions du Quartier Latin 1949), les pages de l'avant-propos. Voir aussi la conférence prononcée par Michel Brunet, au Club des Anciens du Collège Sainte-Marie, le 30 novembre 1952, intitulée "Histoire et historiens" et reproduite dans *"Canadiens" et Canadiens* (Montréal, Fides, 1954), 33-46.

qu'il ne paraît à première vue. Toutes les œuvres de Frégault en seront marquées. Elles en acquerront, pour les lecteurs de 1950-1960, une force de conviction qui n'est plus celle du verbe évocateur de Groulx mais celle de la technique impressionnante du spécialiste qui, en outre, s'exprime dans une langue d'une admirable netteté. Il est sûr que le succès immédiat de Frégault en 1944 et la crainte qu'il inspirera plus tard à ses adversaires tiennent beaucoup au fait que ses œuvres, par leur côté rigoureux, accréditaient l'idée qu'on ne pouvait guère lui en remontrer en les matières qu'elles traitaient.<sup>15</sup>

Par ailleurs, ce culte de la procédure correcte, si louable qu'il fût, si nécessaire qu'il parût comme étape à franchir dans l'amélioration de la production historique, ramenait le passé au ras du document et l'historien au niveau de la micro-histoire. Il est significatif que Frégault n'ait jamais produit d'œuvres de synthèse. Sa plus longue étude d'ensemble couvre une période qui ne dépasse pas trente ans. C'est que les dogmes de la méthodologie historique d'inspiration positiviste éloignent son néophyte d'une réflexion soutenue et créatrice sur l'interprétation globale d'une réalité. Bien sûr, fort de ses techniques éprouvées et consolantes pour l'esprit, il a beau jeu — et il a probablement raison à un moment précis du cheminement historiographique — d'écarter avec mépris les vastes synthèses arbitraires souvent émaillées d'inexactitudes. Le malheur, c'est que son propre travail d'orfèvre ne peut pas ne pas s'insérer dans une vue d'ensemble que, faute de bâtir et de corriger lui-même (par manque de temps ou par dédain), il doit, même à son insu, emprunter aux autres. Frégault empruntera l'arrière-fond de ses œuvres tour à tour à Lionel Groulx, à Emile Salone et à Maurice Séguin.

Mais finissons-en d'abord avec la méthode. Cette façon de "faire de l'histoire" a reçu depuis Langlois et Seignobos plus que son dû d'opprobres. On l'a tenue responsable de toutes les faiblesses et de tous les retards de la connaissance historique. Il n'empêche que là où l'historiographie actuelle connaît les plus belles audaces, elle appuie très souvent ses démonstrations sur un nombre impressionnant d'obscur monographies qui n'ont eu d'autres guides que la méthode positiviste. Tout se passe comme si ces travaux constituaient un tremplin solide à partir

<sup>15</sup> A ce sujet, jusqu'à la parution du Bigot en 1948, la seule réserve porta sur l'étendue de l'"appareil critique" qui doit ou qui ne doit pas accompagner l'ouvrage qu'un historien destine au spécialiste, mais aussi à l'"honnête homme". On en fit, vers ce temps, une chaude controverse.

duquel l'histoire peut prendre des élans imprévus. Chez nous, il n'est pas sûr que ce point d'appui existe. Dans cette perspective, les excellentes monographies de Guy Frégault auraient dû inspirer nombre d'œuvres du même type dont l'absence est peut-être responsable de l'énorme difficulté que rencontrent de nos jours, pour aboutir à des ouvrages valables, les problématiques d'histoire économique et sociale.

A la suite d'un long demi-siècle de diffusion de l'histoire nationale qui ne cachait pas ses intentions de contribuer à la formation civique et patriotique des Canadiens français, les œuvres de Frégault avec leur méthodologie désintéressée, leur souci du détail certain, leur élégante sobriété (malgré l'imposant appareil critique), leur absence de rhétorique, arrivaient à leur heure.

Mais cette heure, par rapport aux historiographies les plus avancées, restait tardive. Qui plus est, la méthodologie dont Guy Frégault s'inspirait et qu'il enseignait à ses étudiants était sans doute nécessaire pour donner à notre historiographie le coup de barre qu'il lui fallait, mais elle avait le désavantage d'enfermer le chercheur dans le cercle étroit de la correspondance officielle des archives des colonies, des fiches à fabriquer et de la thèse à concevoir et à écrire. Des maîtres de l'heure, des novateurs qui justement conspuaient, avec une ardeur un peu trop naïve, pareille façon de faire, il n'était que rarement question. On parlait bien un peu de Bloch et de Febvre comme des historiens d'une autre planète. Mais Simiand, Labrousse, Hamilton, Braudel étaient des noms inconnus ou, du moins, qu'on ne mentionnait jamais. Presque rien non plus sur l'historiographie américaine qui nous touchait quand même de très près.

Comme à l'époque précédente, l'histoire du Canada — et tout autant, mais sans plus, l'histoire de la Nouvelle-France — continuait de se construire en vase clos. La différence essentielle était que, vers ces années 1950, on donnait l'impression de vouloir tout recommencer à la source même, dûment appréciée selon les jauges de la critique externe et interne. A travailler dans ces perspectives volontairement rétrécies, il y avait dès lors peu de chance que l'on débordât le cadre de l'histoire nationaliste, déjà définie depuis Garneau, quitte à y introduire des variantes importantes qui allaient semer la discorde chez les historiens épris pourtant d'un même idéal national, et contribuer à la naissance de mouvements politiques encore très actifs à l'heure actuelle. Toutefois ces variantes allaient aussi maintenir farou-

chement, pendant dix ans, l'histoire canadienne fabriquée au Québec, en dehors de toute influence historiographique extérieure.

## 2 — Vers une thématique de l'histoire de la Nouvelle-France

Le jésuite Delanglez avait appris à Frégault son métier. Il le confirma en outre dans des orientations dont certaines s'intègrent fort bien dans la philosophie groulxiste. De la sorte, sans à-coups, le jeune historien apprend beaucoup de l'un sans renier les interprétations de l'autre. Du reste, Groulx ne cachait pas sa grande admiration pour Delanglez.<sup>16</sup> Frégault sera un peu l'enfant de ce curieux mariage entre la rigueur de l'heuristique et de la critique, et l'intuition d'une interprétation artistiquement évoquée.

La notice nécrologique de Jean Delanglez que signe Guy Frégault dans la *Revue d'histoire de l'Amérique française* en septembre 1949 contient, après l'éloge de l'"érudit" et du "savant", ces lignes révélatrices :

Parmi les grandes figures qui ont illustré la Nouvelle-France, il [Delanglez] en plaçait trois au-dessus de toutes les autres, et c'étaient celles de trois Canadiens : Bienville, Iberville et Jolliet. Il a contribué puissamment à mieux faire connaître le découvreur du Mississippi et le conquérant de la baie d'Hudson. Nous devons à sa mémoire de mettre en lumière la vie courageuse du père de la Louisiane.<sup>17</sup>

Soulignons ici le vocabulaire utilisé : "les grandes figures qui ont illustré la Nouvelle-France" et qui reçoivent tour à tour les titres de "découvreur", de "conquérant" et de "père" à "la vie courageuse". Soulignons aussi ce bout de phrase qui en dit long dans l'esprit de Frégault : "... et c'étaient celles de trois Canadiens..."

Le premier souligné nous ramène directement au chanoine Groulx. A peu de choses près, la "grande figure" historique de Frégault, c'est le héros dont Groulx a toujours entretenu le culte. D'où l'on peut prédire qu'à partir d'une méthodologie nouvelle pour le milieu, au moins par son caractère de rigueur, Frégault

<sup>16</sup> Voir en particulier la préface qu'il signe à l'adaptation française du *Louis Jolliet*. Jean Delanglez, *Louis Jolliet vie et voyages (1645-1700)*, (Montréal, les Etudes de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, 1950).

<sup>17</sup> Guy Frégault, "Jean Delanglez s.j. (1896-1949)", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 3, no 2 (septembre 1949) : 171.

cherchera dans le magma du passé, ses points de repères là où la plupart de ses devanciers les avaient trouvés : parmi les personnages qui ont marqué l'histoire. C'est autour d'eux qu'il tissera ses premières œuvres. Et même dans son dernier grand ouvrage : *La Guerre de la Conquête*,<sup>18</sup> la thèse qui y est fortement articulée et qui reste le pourquoi de l'œuvre, ne pourra empêcher que la narration se fasse autour de personnages conçus dans un esprit manichéen, assez particulier à l'auteur.

Frégault comme Groulx a le culte du héros ; mais contrairement à Groulx, il a en outre l'obsession de l'anti-héros dont on peut retrouver maints exemples dans ses œuvres. Le second souligné : les grandes figures qui "étaient celles de trois Canadiens" met l'accent sur au moins un critère de partage entre héros et anti-héros. Sous la plume de Frégault, un Canadien signifie un "non-Français". Le jeune historien consacre deux de ses œuvres à de "grands Canadiens" : Pierre LeMoyne d'Iberville et Pierre de Rigaud de Vaudreuil.<sup>19</sup> Entre l'une et l'autre se situe la parution de *François Bigot, administrateur français*, exemple parfait de l'étude détaillée de l'anti-héros. Il serait suprêmement injuste de ne voir là qu'une entreprise systématique d'éloges et de démolitions, quoique on puisse soupçonner que Frégault se soit, à certains moments, laissé prendre au jeu du provocateur qui s'amuse un peu cyniquement du scandale (des faibles) qu'il cause. En 1952, par exemple, dans *l'Histoire du Canada par les textes* dont il assume la partie Nouvelle-France, il y va d'un éreintement en quinze lignes de l'administration Frontenac sachant fort bien l'effet que cela allait produire chez ceux qui considéraient le personnage "comme le plus grand de tous les représentants du roi en Nouvelle-France".<sup>20</sup> Quatre ans plus tard, avouant "que ces quelques lignes ont vivement déplu", il se charge avec autant de virulence de les expliciter en neuf courtes pages d'introduction dans le deuxième tome de la collection *Classiques canadiens*. En toute logique évidemment, il fait des lettres de Frontenac un choix qui confirme les jugements de l'introduction<sup>21</sup>. Cette attitude de Frégault lui vaudra chez les anciens la réputation d'iconoclaste, attitude qu'ils fini-

<sup>18</sup> Guy Frégault, *La Guerre de la Conquête* (Montréal, Fides, 1955).

<sup>19</sup> Guy Frégault, *Le Grand Marquis, Pierre de Rigaud de Vaudreuil et la Louisiane* (Montréal, Fides, 1952).

<sup>20</sup> Michel Brunet, Guy Frégault, Marcel Trudel, *Histoire du Canada par les textes* (Montréal, Fides, 1952), 47.

<sup>21</sup> *Frontenac*, textes choisis et annotés par Lilianne et Guy Frégault (Montréal, Fides, 1956), 7-16.

ront — bien à tort — par imputer à la désespérance du “nationalisme pessimiste” qui est tout autre chose<sup>22</sup>.

En fait, cette iconoclastie est le reflet quelque peu désinvolte d'une attitude très profonde. Pour Frégault le manichéisme déborde largement les personnages autour desquels il écrit l'histoire. S'il parle de Pierre LeMoyné d'Iberville, c'est, bien entendu, “qu'il n'est pas indifférent de connaître le plus exactement possible les exploits de celui qu'on a appelé avec raison ‘le premier grand Canadien’ ”.<sup>23</sup> Nous sommes ici au niveau de la motivation la plus simpliste du culte du héros, celle qui avait largement cours dans l'historiographie des années précédentes, celle qui, par exemple, avait depuis Faillon, érigé un socle qu'on n'en finissait plus de ciseler au personnage de Dollard des Ormeaux. Mais il y a chez Frégault une motivation plus importante: Iberville rassemble en lui-même les traits d'un groupe marquant:

Notre histoire est à la fois un phénomène d'enracinement et un phénomène d'expansion. Elle est à la fois une longue patience et une grande audace. Pendant que les colonisateurs posent sans lassitude les assises d'une civilisation dans la vallée laurentienne, les conquérants tracent autour de ce foyer d'héroïsme quotidien les frontières démesurées d'un empire. Iberville sera un conquérant.<sup>24</sup>

Derrière la dualité depuis longtemps exploitée de l'enracinement et de l'expansion, il faut voir ici le désir non pas tellement de raconter les exploits de d'Iberville, que d'expliquer en y mêlant les carrières de militaire, de trafiquant, de fondateur, de tacticien, ce qu'était au dix-septième siècle, en Nouvelle-France, “l'homme de l'expansion”.<sup>25</sup>

De même, quand Frégault rédige son Bigot, ce n'est pas d'abord l'histoire d'un concussionnaire qu'il écrit mais celle d'un fonctionnaire français en qui “se dénouent, à un moment de crise, les conséquences de longues habitudes administratives qui ont pesé sur une jeune société”.<sup>26</sup> Bigot devient le prototype de l'intendant de Nouvelle-France qui, avec des agissements caricaturaux, rend compte, comme en les assumant, de tous ses devanciers. Vaudreuil, par contre, dont Frégault nous donne la bio-

<sup>22</sup> Pierre Savard, “Un quart de siècle d'historiographie québécoise, 1947-1972”, *Recherches sociographiques*, 15, no 1 (janv.-avril 1974): 77-96.

<sup>23</sup> Guy Frégault, *Iberville, le conquérant*, 26.

<sup>24</sup> *Ibid.*, 27.

<sup>25</sup> *Ibid.*, 414.

<sup>26</sup> Guy Frégault, *Le Grand Marquis*, 44.

graphie louisianaise en 1952, c'est le Canadien qui vit et juge les années qui précèdent la Conquête. "En Vaudreuil se révèle le sentiment de la patrie. Nous n'affirmons pas que le Grand Marquis l'ait voulu, mais il s'est trouvé incarner les aspirations, les espoirs et la résistance du peuple auquel il appartenait."<sup>27</sup> Nous retrouvons ce Vaudreuil en 1956 dans *La Guerre de la Conquête*. Il y affronte le Marquis de Montcalm en qui "apparaît une conception du "service du roi" qui s'adapte mal au développement du Canada".<sup>28</sup>

Voilà qui montre bien comment Frégault concevait ses œuvres. Une fonction publique, une conception politique, un type social, s'articule autour d'un personnage — héros ou anti-héros — et devient l'objectif que rejoint l'historien à travers le récit biographique. C'est précisément du reste ce qui fait la valeur et l'originalité des ouvrages de Frégault. Etayé sur un fondement documentaire habituellement très riche et très savamment exploité, tributaire d'une conception de la réalité historique qui loin de nier l'économique et le social les subordonne pourtant au politique, "principale force qui articule, anime et oriente la collectivité nationale",<sup>29</sup> d'une facture fort bien équilibrée et d'un style irréprochable, chaque ouvrage de Frégault prolonge sa résonance bien au-delà du ou des personnages qui lui servent de prétexte.

En fait, c'est un peu une sorte de thématique de la Nouvelle-France que Frégault, par le biais de la monographie, a commencé à élaborer autour des années 1950, et qu'il a malheureusement laissée en plan. De l'ébauche qui nous reste de cette thématique, il est facile d'observer un premier clivage qui oppose la mentalité et l'action des métropolitains à la mentalité et à l'action des coloniaux. Iberville rejoint Vaudreuil par les conceptions d'une réalité d'abord nord-américaine et qui à ce titre impose une action que ni Pontchartrain ni Montcalm ne pourront comprendre. A l'opposé, Frontenac, Bigot, Montcalm se retrouvent ensemble, pour des motifs divers, dans l'ineptie de la politique française. À la limite, c'est la France que Frégault donnait l'impression d'opposer à la Nouvelle-France. Mais il ne poursuivra pas dans cette voie dessinée par ses premières monographies. Celles-ci ont beau avoir une profonde résonance, elles ne pouvaient tenir lieu

<sup>27</sup> *Ibid.*, 44.

<sup>28</sup> *Ibid.*, 44.

<sup>29</sup> Guy Frégault, *Le XVIII<sup>e</sup> siècle canadien — Etudes* (Montréal, Editions HMH, 1968), 10.

d'explication globale de l'aventure coloniale, au moment même où Frégault, à titre non de chercheur mais de professeur d'Université, se devait de fournir à son auditoire une vue complète de l'histoire de la Nouvelle-France.

### 3 — *De Groulx à Salone*

Au tout début de sa carrière, Frégault emprunte volontiers l'argument de cette vision globale à l'explication groulxiste qui domine la scène historiographique depuis trente ans. La thèse de doctorat de Frégault, *Iberville le Conquérant* en porte les traces jusque dans son titre même, sans pour autant en être déparée. C'est dans *La Civilisation de la Nouvelle-France*, produite la même année, que l'explication groulxiste s'étale avec ostentation. Outre le thème de civilisation, on y retrouve celui du "peuple qui travaille en silence à refaire ses puissances de résistance", qui "s'affirme en s'opposant"; le thème du pays qui "est le sol", du pays qui "est le sang", du pays qui "est le milieu et la lignée"; le thème d'une "société où il faisait bon vivre", d'une société "vigoureuse, porteuse de forces qui permirent au pays de résister longtemps presque contre toute espérance", d'une société où "il n'existait pas de classes moyennes" et où "les plus mal partagés n'étaient pas ces paysans, laborieux et fiers, adroits et têtus", une société où "tous se rencontrent dans un même respect des valeurs culturelles"; le thème des Canadiens qui ont puisé leurs énergies "en eux-mêmes d'abord; mais encore plus dans un art de vivre où s'affirment de grandes forces spirituelles", etc.<sup>30</sup>

Ce "péché de jeunesse" que Frégault renie peu de temps après l'avoir commis ne contient pourtant pas que des généralités navrantes. Au cœur de chacun des chapitres prend forme, au niveau d'un certain nombre de faits, un tissu historique, encore grossier il est vrai, mais qui couvre quand même un vide historiographique dont les générations précédentes, médusées par les têtes d'affiche du dix-septième siècle, ne s'étaient guère souciées. A ce titre, l'œuvre, même si elle fait partie de la littérature groulxiste, ne manque pas d'une certaine pertinence.

Au reste, l'écart qui saute à nos yeux, entre les constatations de type factuel et les conclusions aberrantes, a dû apparaître d'abord à Frégault lui-même, et il n'est peut-être pas erroné de penser que cette discordance l'a incité à troquer la toile de fond

<sup>30</sup> Guy Frégault, *La civilisation de la Nouvelle-France, passim*.

groulxiste pour une autre à la fois plus modeste et plus conforme aux résultats immédiats de recherches proprement historiques.

Ce que Frégault abandonne, quelque part dans les années qui suivent 1944, ce n'est pas la conception d'une histoire nationale centrée sur les premiers siècles de la colonisation française, c'est plutôt la conception d'une histoire centrée sur l'être national, dont Groulx cherchait désespérément à exemplariser les connotations de langue, de croyance, de culture, de civilisation.

De Groulx, Frégault retourne à Salone dont, écrit-il encore en 1970, *La Colonisation de la Nouvelle-France* demeure toujours la meilleure synthèse de l'histoire du Canada sous le régime français.<sup>31</sup> Ce cheminement qui n'a du recul que l'apparence amène l'historien à concentrer davantage son attention sur les conditions d'existence du groupe colonial. Mais pour Frégault comme pour Salone, ce groupe colonial reste avant tout un groupe national. En fait, à l'intérieur du concept national dont il ne sort pas, Frégault passe de l'attention groulxiste aux caractéristiques de l'être (qui constitue depuis Garneau la première forme de l'histoire nationaliste, l'histoire "optimiste") à celle des modes d'existence de la nation qui par delà Salone et par delà la Conquête allait aboutir à l'histoire nationaliste "pessimiste".

#### 4 — Le concept de colonisation

Le fil conducteur ici est le thème de colonisation exploité par Salone et que Groulx a mis au rancart.<sup>32</sup>

Coloniser, c'est essentiellement transplanter des hommes organisés en société dans un territoire susceptible d'être mis en valeur. Avec les hommes, passent les idées, les techniques, les capitaux qu'accompagnent la mise en place d'une politique, l'aménagement d'une économie et le développement de struc-

<sup>31</sup> Guy Frégault, "Présentation" dans Emile Salone, *La Colonisation de la Nouvelle-France* (Trois-Rivières, Editions du Boréal Express Ltée, 1970). Sur Salone, voir Jean Blain, 1er article: 4-11.

<sup>32</sup> "En somme, en 1918, j'avais repris Emile Salone, mais en me plaçant à un point de vue précis et limité. Salone avait voulu écrire l'histoire de la colonisation française au Canada. Mon dessein [*La Naissance d'une race*] consistait plutôt à découvrir et à décrire, à travers le fait de colonisation, la naissance d'une entité historique nouvelle, la nationalité canadienne-française. J'allais plus droit, ce me semble, à l'humain, à la fin propre de l'histoire, qui est d'atteindre l'homme, c'est-à-dire le saisir et le montrer, à un moment de sa vie, tel que l'a fait son milieu et tel qu'il s'y est fait lui-même." Lionel Groulx, *Mes mémoires*, Tome 3, 1926-1939 (Montréal, Fides, 1972): 51-52.

tures sociales. Le peuplement apparaît comme le premier des facteurs qui conditionnent la croissance d'une colonie.<sup>33</sup>

Un certain nombre de remarques s'imposent à partir de cette notion de colonisation qui reste fondamentale chez Frégault jusqu'à la fin de sa carrière universitaire. D'abord elle ramène l'historiographie de la Nouvelle-France à un niveau où politique, économie et société deviennent un lacis de réalités qu'il sera permis d'approfondir. A partir de 1948 les œuvres de Frégault et notamment les textes rédigés autour de 1960 et réunis en 1968 dans *Le XVIIIe siècle canadien* y puisent une part importante de leur incontestable valeur.<sup>34</sup>

Par ailleurs, cette notion de colonisation est fort restrictive. Elle assimile toute colonie à une sorte de corps vivant embryonnaire qui possède *nécessairement* ses organes essentiels: cadre politique, fondements économiques, structures sociales. Dès lors, on n'a même pas à démontrer par la voie historique que "la société canadienne avait un développement complet et surtout normal".<sup>35</sup> On pourra écrire sans sourciller que "poser le problème de la qualité de la colonisation, c'est poser un faux problème, [car] c'est la masse de la colonisation qui compte".<sup>36</sup> Ou écrire encore "qu'entre le Canada et les colonies britanniques, la grande différence n'en est pas une de nature, mais de masse; elles furent peuplées, il fut très peu peuplé".<sup>37</sup>

Ce que Frégault définit comme étant l'essence de la colonisation et qu'on retrouve avec moins de rigueur chez Salone et, avec plus ou moins de consistance, chez tous les historiens depuis Garneau, n'est en fait qu'un type de colonisation parmi d'autres, celui-là même que les colonisateurs depuis Lescarbot, Champlain et les Jésuites, jusqu'à la Galissonnière ont proposé — mais proposé seulement — comme un idéal à atteindre. Car la colonisation, c'est avant tout l'exploitation, ou pour employer un euphémisme, la mise en valeur d'un territoire. Et il n'est pas prouvé qu'au point de départ les hommes qu'on transplante seront ou deviendront inévitablement les agents de cette mise en valeur, plutôt

<sup>33</sup> Guy Frégault, "Essai sur les finances canadiennes", *Le XVIIIe siècle canadien — Etudes*, 351.

<sup>34</sup> Mieux que tous les autres, ces textes illustrent la maîtrise du métier à laquelle Frégault était parvenu à la fin de sa courte carrière.

<sup>35</sup> Guy Frégault, *La Guerre de la Conquête*, 457.

<sup>36</sup> Guy Frégault, "Essai sur les finances canadiennes", *op. cit.*, 352.

<sup>37</sup> Guy Frégault, *La Société canadienne sous le régime français*, brochure historique, no 3 (Ottawa, la Société historique du Canada, 1954), 16.

que les instruments, voire même les victimes. Dans cette perspective, le schéma de l'organisme embryonnaire complet nourri par sa mère (patrie) jusqu'à l'époque plus ou moins lointaine du sevrage, est purement gratuit et reste à démontrer.

D'autre part, ce schéma, on l'aura remarqué, met l'accent sur les "hommes organisés en société" et dont "le peuplement apparaît comme le premier des facteurs qui conditionnent la croissance d'une colonie". Or qui sont ces hommes ? Certes pas les Aborigènes qui sont laissés pour compte en tant qu'humains et qu'on ne retrouve qu'au plan des mécanismes de la "mise en valeur". Certes pas non plus les Français qui, en tant que forains, commerçants ou administrateurs, ne font que séjourner brièvement dans la colonie et pour qui Frégault manifeste en général le plus parfait dédain. Encore moins les Britanniques qui viendront s'installer, après la Conquête... On le voit, la société qui se crée à la suite de la transplantation des hommes possède déjà, dans le schéma lui-même, l'exclusivisme national. Comme cette société est assurée d'avance, dans le concept même de colonisation qu'on utilise, de constituer un organisme viable semblable à ses voisins et ne différant d'eux que par la taille et le poids, il s'ensuit déjà que le drame ne pourra venir que le jour où un corps étranger introduit par la force y maintiendra des lésions inguérissables. On voit poindre ici en même temps que l'interprétation séguiniste le spectre de la Conquête et des siècles supposés navrants qui la perpétuent.

### 5 — *La rationalisation séguiniste*

Cette notion de colonisation, on l'a dit, existe implicitement chez Salone, mais avec une incohérence finale qui fait de la société canadienne une société de laboureurs.<sup>38</sup> Quand Frégault, autour de 1952, lui redonne toute sa rigueur et la rend, par là, définitive et exclusive, on ne peut se défendre d'y voir les premiers résultats de l'influence que Maurice Séguin, à qui le Département d'histoire a confié en apanage tout le régime britannique, exerce quotidiennement sur le spécialiste de la Nouvelle-France.

Déjà en 1947 dans sa thèse de doctorat, Séguin écrivait :

De la vie économique du Canada, avant 1760, se dégagent les conclusions suivantes. La colonie s'adapta aux données physiques et bien que fondée dans une région d'une richesse naturelle moyenne, dans un pays du Nord peu estimé de la

<sup>38</sup> Voir Jean Blain, 1er article : 9.

métropole, elle a exploité autant qu'elle le pouvait et que le réclamait l'Empire français, toutes les possibilités de son territoire : la forêt et sa faune, le sol arable, les pêcheries. Les autorités s'employèrent à diversifier les modes de vie, encourageant l'artisanat, provoquant la fondation d'industries, stimulant les rapports commerciaux avec la France, l'Acadie, les Antilles. Les Canadiens, aidés des Français, édifièrent un développement économique encore embryonnaire, mais déjà complexe, cherchant l'équilibre et ne se cantonnant dans aucune spécialité même si, par la force des choses, une agriculture paysanne dut à l'époque occuper la plus grande partie de la population et si, commercialement, la traite des pelleteries prédomina. Ils procédaient à la colonisation au sens plein du mot; ils s'efforçaient d'implanter, dans un territoire neuf, des activités agricoles, industrielles, commerciales aussi avancées que l'admettait, en ces temps, un pays d'Amérique.<sup>39</sup>

C'est, chronologiquement, sauf erreur, le premier texte qui applique avec rigueur à la Nouvelle-France la notion de colonisation que Frégault explicitera beaucoup plus tard. On y retrouve les thèmes de diversification, d'équilibre, d'embryon qui en sont les concepts de base. Le texte qu'on vient de citer concerne ce que Frégault appellera "l'aménagement d'une économie". Mais dans le paragraphe qui suit, Séguin ébauche une esquisse de la société canadienne: "Les Canadiens ne furent pas, avant 1760, que des exploitants du sol... (ils) comptèrent, par leurs explorateurs, leurs marchands, leurs coureurs de bois, parmi les grands hommes d'affaires de leur époque en Amérique"<sup>40</sup>. Les querelles futures seront centrées sur cette dernière phrase.<sup>41</sup> Pourtant elle n'exprime qu'un des éléments d'une prétendue configuration sociale qui reste tout entière vulnérable.

Quinze ans plus tard, en 1962, Séguin, toujours préoccupé de l'après-Conquête, parle à nouveau de la Nouvelle-France. Cette fois, le schéma s'est approfondi en se simplifiant (ce qui est la marque du cheminement séguiniste). Mais en même temps, ce schéma s'est durci et le vocabulaire qui l'exprime est passé à un niveau d'abstraction plus poussé. "Dans l'optique indépendan-

<sup>39</sup> Maurice Séguin, *La Nation "canadienne" et l'agriculture (1760-1850), essai d'histoire économique* (Trois-Rivières, les Editions du Boréal Express Ltée, 1970), 53.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 53-54.

<sup>41</sup> Voir, par exemple, Michel Brunet, "La Conquête anglaise et la déchéance de la bourgeoisie canadienne (1760-1793)", dans *La Présence anglaise et les Canadiens, Etude sur l'histoire et la pensée des deux Canadas* (Montréal, Beauchemin, 1958), 49-112.

tiste, dit-il, la situation du Canada, dans l'empire français, se trouve non pas idéalisée mais revalorisée. C'est la seule époque de son histoire où le séparatisme s'enracine dans la réalité<sup>42</sup>." On aura remarqué ce curieux point de départ : la Nouvelle-France pesée non pour ce qu'elle est, mais en fonction du critère d'une future indépendance. C'est l'embryon à qui aucune virtualité ne manque et qu'on projette à l'âge adulte.

Séguin poursuit en évoquant les conditions de développement de la cellule nationale embryonnaire :

Aussi longtemps que le Canada français demeure seul, aussi longtemps que la cause de sa naissance et de son épanouissement comme peuple, la métropole française, se tient derrière lui pour le protéger militairement, pour le coloniser avec ses hommes, ses institutions, ses capitaux métropolitains, il est apte à devenir une nation normale.<sup>43</sup>

Ce sont là, encore une fois, les thèmes du lien ombilical, de la protection et de la nourriture maternelle, et de l'éventuel sevrage qui libère pour sa vie indépendante le petit être de conformation parfaite. Bien sûr, dit Séguin, "ceci ne veut pas dire que le Canada de 1700 ou de 1750 possède déjà tout ce qu'il faut et que parvenu à son terme dans une aventure coloniale, il est à la veille de devenir une nation moderne complètement équipée". En d'autres termes, son intégrité organique ne pallie pas sa faiblesse infantile. "Mais, poursuit l'historien, aussi longtemps que les Canadiens conservent dans l'empire français leur autonomie coloniale, il y a possibilité de devenir une nation, un Etat français à côté d'une ou plusieurs nations anglaises en Amérique du Nord."<sup>44</sup>

Ce que Séguin expose dans ces lignes, c'est le point de départ historique à partir duquel il élabore, dans l'éclairage des "normes" restées inédites, l'interprétation de l'histoire canadienne après 1763. Ce point de départ est un postulat qu'il prétend — avec raison jusqu'à un certain point — puiser chez les spécialistes de la Nouvelle-France.<sup>45</sup> Jusqu'à un certain point : car il est certes responsable de lui avoir fait subir le raffinement qu'entraîne une logique désarmante mais qui n'est pas toujours la meilleure

<sup>42</sup> Maurice Séguin, "Genèse et historique de l'idée séparatiste au Canada français" *Laurentie*, no 119 (juin 1962) : 965.

<sup>43</sup> *Ibid.* : 965.

<sup>44</sup> *Ibid.* : 966.

<sup>45</sup> Maurice Séguin, *La Nation "canadienne" et l'agriculture*, 47, note 4.

conseillère en histoire. Qu'importe, il aura suffisamment à faire pour colmater les brèches que des adversaires chercheront à pratiquer dans sa thèse, sans qu'on lui reproche, par surcroît, un postulat fragile.

Pour Frégault, c'est différent. C'est lui, le spécialiste de la Nouvelle-France. Pure hypothèse de travail, le schéma de l'"embryon" national pouvait se révéler fort enrichissant. Du reste, les monographies de Frégault écrites après 1944 et les textes importants qui suivent la parution de *La Guerre de la Conquête*, en tirent, à proportion variable, une part notable de leur longévité historiographique.

Par ailleurs, il avait en 1960 poussé plus loin, d'une façon fort originale, l'hypothèse en y introduisant le concept du "couple Etat-Société" comme moteur de la colonisation. Le peuplement, élément fondamental de cette colonisation, dans l'esprit de Frégault, se fait "en raison des besoins qui poussent des groupes d'hommes à essaimer et, en même temps, en raison de l'attraction qu'exerce un pays neuf sur ces mêmes hommes".<sup>46</sup> Lorsque joue l'une ou l'autre de ces séries de causes, dit Frégault, c'est la Société qui colonise. Dans le cas contraire, c'est l'Etat qui supplée. Mais poursuit-il :

Dans un cas comme dans l'autre, on voit à l'œuvre le couple Etat-Société. Il serait faux de dire que la Société agit seule dans le premier et l'Etat seul dans le second. Ce qui est vrai, c'est que, dans le premier cas, la Société verse le plus lourd de la contribution du couple (parce qu'elle y trouve son compte) et que, dans le second, la part de l'Etat doit être relativement plus large (parce que la Société, dont l'apport est pourtant réel, n'éprouve pas d'intérêt à faire davantage).<sup>47</sup>

Ce beau texte aurait dû susciter un certain nombre d'interrogations, et d'abord de Frégault lui-même. Si, par exemple, la Société "verse le plus lourd de la contribution du couple parce qu'elle y trouve son compte", ne peut-on imaginer qu'elle puisse le faire au détriment même du peuplement alors que les conditions d'exploitation économique du milieu colonial s'y prêteraient? Et dans le cas où l'Etat se doit de jouer un rôle supplétif, ne peut-on craindre que les résultats perçus dans l'artificiel de la politique (qui n'a rien à voir avec le rendement des investissements spontanés de la Société) manquent de viabilité et que l'"embryon" soit momifié au moment même où il est conçu?

<sup>46</sup> Guy Frégault, "Essai sur les finances canadiennes" *op. cit.*, 352.

<sup>47</sup> *Ibid.*, 352.

Il est possible que ces perspectives aient mené à l'éclatement du concept de colonisation utilisé par Frégault.

Mais en quelques phrases, l'historien tire un trait qui le stabilise dans ses positions de 1954-1955. Il écrit :

Est-ce à dire que la colonisation soit de meilleure qualité lorsqu'elle est surtout l'œuvre de la Société que lorsqu'elle est surtout l'œuvre de l'Etat ? On ne voit pas pourquoi il en irait ainsi. Il ne faut pas oublier que l'Etat et la Société forment vraiment un couple et que, par conséquent, ce sont les mêmes hommes, les mêmes idées et les mêmes techniques que l'on voit à l'œuvre au sein de ce couple.<sup>48</sup>

Fort bien, mais il suffirait pour assurer une énorme différence, que ce ne soient pas les mêmes intérêts... !

Dès 1954, peut-être sous la pression séguiniste, l'hypothèse de l' "embryon" colonial a perdu sa malléabilité. Elle s'est durcie, et se donne pour définitive avant même d'avoir été suffisamment explorée. Le risque est grand, alors, qu'elle entraîne à des conclusions abusives.

Cette année-là, en effet, Frégault entreprend de l'illustrer en une douzaine de pages qui ne laissent place ni au doute ni à l'interrogation. C'est la brochure qui a pour titre : *La Société canadienne sous le régime français*. On y voit sommairement décrite, mais non prouvée, l'intégrité organique de l' "embryon" colonial avec dans la hiérarchie sociale une place de choix faite à "la classe supérieure, enrichie par le commerce... facteur [qui] domine la vie économique aussi bien que l'activité politique". Cette classe supérieure, "c'est elle qui a construit le Canada — celui qui disparaît en 1760 — en bâtissant son économie, en dirigeant son expansion territoriale et en inspirant sa politique".<sup>49</sup> La phrase incise prépare la conclusion qui s'intitule : "la désintégration de 1760-1763" où l'on retrouve ce paragraphe bien campé mais qui, dans le cas de Frégault, tient de la prospective plus que de l'histoire.

En 1760-1763, le Canada n'est pas simplement conquis, puis cédé à l'Angleterre; il est défait. Défaite signifie désintégration... Éliminés de la politique, éliminés du commerce et de l'industrie, les Canadiens se replieront sur le sol. S'ils finissent par se vanter d'être des "enfants du sol", c'est que la défaite les a atteints non seulement dans leur civilisation

<sup>48</sup> *Ibid.*, 352.

<sup>49</sup> Guy Frégault, *La Société canadienne sous le régime français*, 14.

matérielle, mais aussi dans leurs conceptions. Ils avaient des ambitions plus hautes lorsque leur vie collective était normale.<sup>50</sup>

L'année suivante, Frégault nous donne *La Guerre de la Conquête*. Curieux ouvrage : magistral dans la mesure où il se tient près du tissu historique engendré par les événements de 1754-1763 ; mais gratuit dans sa conception univoque de la colonisation, et paralogique dans ses conclusions qui débordent ses prémisses.

A ce moment, Frégault a tout à fait réussi à souder la Nouvelle-France à la Conquête et au "régime britannique" de son collègue Maurice Séguin, dans une longue fresque d'inspiration qu'on qualifiera de "pessimiste". Mais il l'aura fait comme à rebours, contre la logique de la démarche historique et au prix d'une nouvelle aliénation et d'une nouvelle sclérose de l'historiographie du Canada à l'époque française.

### CONCLUSION

Vers 1960, l'image de la Nouvelle-France que projette l'école de Montréal a en effet des contours bien définis, sans ombre, ni mystère, bien qu'on concède qu'il reste à expliciter bon nombre de ses traits qu'on devine facilement. Ce n'est plus la Nouvelle-France de 1950 axée sur les qualités de l'être national. C'est la nation elle-même décrite dans le devenir de ses toutes premières conditions d'existence. De ce point de vue l'historiographie a franchi un pas appréciable. Elle a renoué avec la problématique de colonisation de Salone, à laquelle elle a donné rigueur et logique. Elle a pourtant la conviction d'avoir dit l'essentiel. Le reste ne sera que confirmation.

Cependant tout comme l'historiographie dominée par Groulx avait aliéné la Nouvelle-France aux siècles qui suivent en en faisant le miroir qui devait refléter les traits idéaux du Canadien français, de la même manière, l'historiographie dominée par Frégault articule la Nouvelle-France aux siècles de la présence anglaise en en faisant le miroir de ce que fut, de ce qu'aurait continué d'être, de ce que serait une nation "normale". Dans l'un comme dans l'autre cas, la Nouvelle-France est sacrifiée, parce qu'elle est idéalisée.

Il est difficile, du reste, d'échapper à cette idéalisation quand on s'enferme dans le concept de la nation. Car c'est bien toujours

<sup>50</sup> *Ibid.*, 15.

elle que Frégault a en tête quand il parle de colonisation, de société, d'économie, de politique ou de culture. Bien sûr, à exploiter ces thèmes avec beaucoup d'intelligence et une technique irréprochable, ses ouvrages y gagnent une valeur à laquelle l'historiographie québécoise ne nous a guère habitués et qui, dans certains cas, ne déparerait pas des historiographies beaucoup plus avancées. Mais il n'est pas osé de croire que le concept de nation, par sa projection même dans le présent, impose à la portée de chacune de ses œuvres, des limites plus étroites, plus restrictives, plus étouffantes. Colonisation, société, économie, politique, culture, il n'est aucune de ces réalités qui, en Nouvelle-France comme ailleurs, ne débordent et parfois largement, la réalité nationale. Refuser de le reconnaître, c'est laisser perdre des lambeaux précieux du passé, souvent inspirateurs d'hypothèses et de problématiques fécondes.

En comparaison, l'historiographie nationaliste, qu'elle s'emploie à admirer le visage de la nation, ou qu'elle en examine les conditions d'existence, se caractérise par son auto-suffisance. Entre 1950 et 1960, l'histoire de la Nouvelle-France qu'on écrivait à Montréal se passait facilement de l'histoire de France, de l'histoire d'Angleterre et même de l'histoire coloniale américaine. Elle se passait de ces histoires, et aussi de leurs historiens et des tâtonnements pénibles mais fructueux grâce auxquels l'historiographie progressait. Elle ignorait ou dédaignait la trouée pratiquée dans la discipline historique par les sciences sociales. Qu'on songe par exemple que, publié en 1954 l'ouvrage de Jacques Henripin qu'on considère aujourd'hui partout dans le monde comme une œuvre pionnière de démographie historique, n'a reçu ici aucun écho.<sup>51</sup>

La riposte allait venir. Je laisse de côté celle des historiens et des penseurs nationalistes de la génération précédente, outrés du flétrissement de l'image qu'ils avaient contribué à répandre; ils mènent contre le "pessimisme" un combat d'arrière-garde perdu d'avance.<sup>52</sup> La riposte qui contient des promesses d'avenir vient des sociologues, des politicologues et autres représentants

<sup>51</sup> Jacques Henripin, *La population canadienne au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Nuptialité, fécondité, mortalité infantile* (Paris, PUM, 1954).

<sup>52</sup> Lionel Groulx, *L'Histoire du Canada français son enseignement* (Montréal, 1961). Voir aussi le compte rendu de *La Guerre de la Conquête, Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9, no 4 (mars 1956): 579-588. Le tome 3 des *Mémoires* du Chanoine Groulx, rédigé à partir de novembre 1955, porte visiblement la marque du désenchantement à l'endroit de l'histoire qu'on écrit et qu'on enseigne à l'Université à cette époque.

des sciences sociales, tous penchés sur un aspect ou l'autre de la société dans son devenir, c'est-à-dire dans son lien étroit avec les contextes du passé, mais qui pour la plupart ont commencé à prendre leur distance par rapport à une certaine forme d'histoire. Surtout, cette riposte se traduira à partir de 1960 par une problématique historique nouvelle qui vise, sans y avoir encore réussi, à l'éclatement du concept de l'histoire nationaliste.